

Hallucinogen :

En Route Pour Le Voyage Psychédélique!

Simon Postford, alias Hallucinogen, un des chouchous de ce magazine, sort un nouvel album, "The Lone Deranger", aux lignes de synthé travaillées à l'extrême, accompagnées d'une foultitude de détails sonores qui se découvrent écoute après écoute ! De quoi amplement justifier une nouvelle couverture de Zipper, plus d'un an après celle de "Twisted" et "LSD".

Si la trance/Goa est un genre qui périclité doucement en Angleterre, il reste très vivace dans les autres pays du monde. Ça n'affecte apparemment pas Simon Postford ! D'abord parce qu'il a toujours un certain succès au pays de Diana et de Tony Blair, et puis il n'a jamais autant voyagé de sa vie ! C'est ainsi que les demandes affluent du monde entier et un maximum d'organismes le réclament afin qu'il vienne jouer sa trance racée et lysergique dans des soirées généralement organisées en plein air. Suite à ce genre de prestation, Simon aime se ressourcer à Dorset, dans son cottage, au milieu de la verdure et du calme de la campagne anglaise. C'est depuis ce lieu de villégiature qu'il a bien voulu nous parler de son parcours musical et de la teneur de son deuxième album, "The Lone Ranger"...

Souvenirs, Souvenirs...

A quel moment t'es venu le goût pour la musique ?
Mon grand-père, Georges Postford, a eu son heure de gloire dans les années 40 en tant que compositeur. Il avait écrit beaucoup de musiques pour le music-hall, mais il est mort lorsque j'avais cinq ans. Je n'ai donc pas eu le temps de bien le connaître. A huit ans, j'ai eu un ami qui était un véritable génie au piano, et ça m'a donné envie de prendre des leçons. Une fois que j'ai appris les rudiments, je ne pouvais m'empêcher de copier son style (rires). Quelles ont été tes premières influences ?



Je suis un fan de groupes des années 70, comme Pink Floyd, Ozeric Tentacles. Dans les années 80, j'écoutais aussi du punk rock et du ska, Madness, Cure. Puis, en 88, pendant que je poursuivais mes études à Oxford, je me suis

mis à l'acid-house. C'était une époque incroyable. Il y avait des fêtes tous les week-end, la scène rave était en pleine explosion et la "Criminal Justice Bill" n'existait pas. Nous faisons la fête pendant deux ou trois jours,

dans la campagne aux alentours d'Oxford, et la police n'intervenait pas.

A quel moment as-tu considéré la musique d'un point de vue professionnel ?

A Londres, au début des années 80, j'ai commencé à travailler en tant qu'ingénieur du son dans des studios qui appartenaient à Virgin. J'y ai acquis la plupart de mes connaissances dans le domaine des techniques d'enregistrement. C'est à ce moment là que j'ai fait la connaissance de Youth (l'ex-bassiste de Killing Joke et grand gourou de la scène Goa britannique). Il m'a proposé un job dans les studios "Butterfly", qui lui appartenaient, car j'étais un des seuls à savoir utiliser un sampler.

Quels ont été tes premiers projets musicaux ?

*Au lycée, je jouais du synthé dans des petits groupes, ce qui m'a permis, progressivement, d'apprendre à jouer de tous les instruments : guitare, basse, batterie. Le style de musique que nous composions était une sorte de dub-rock psychédélique. Le projet le plus abouti, à l'époque, était celui de Billywinkle, mais nous n'avons pas réalisé de disques, juste quelques démos. Lorsque j'ai commencé à travailler pour Youth, il m'a fait signer un contrat pour réaliser quelques "white labels". Ensuite, en 91/92, j'ai eu l'opportunité d'enregistrer un album complet sous le nom de Purple Om en compagnie d'un guitariste. Comment est né Hallucinogen, ton projet le plus connu à ce jour ?
 Avec Purple Om, nous avons découvert la trance au cours*

d'une soirée et cette musique m'a tout de suite captivé. En 92, il y avait des morceaux incroyables, et je me suis dit que je pouvais en faire autant. Pour moi, la découverte de cette musique est également liée à l'usage des drogues, au moment où j'étais étudiant. Ça m'a ouvert l'esprit sur des univers sonores dont je ne soupçonnais pas l'existence. Les substances illicites ont changé la perception que j'avais de la musique électronique. L'un des premiers morceaux du genre qui m'a marqué a été le "Age Of Love" de Jam & Spoon. Je me suis ensuite intéressé à la trance allemande avec des labels comme "Harthouse" et "Eye Q"...

De quelle façon as-tu réalisé ton premier single, "LSD" ?

Aux studios "Butterfly", pendant mes heures libres. Je pouvais utiliser tout le matériel afin de composer mes propres morceaux. A cette période, Youth est revenu de Goa où il avait été très impressionné par le côté cosmopolite de l'endroit. Au début des années 90, il y avait des gens d'horizons très divers, et ils avaient une conception de la musique complètement novatrice.

J'ai trouvé que cela était relativement accessible et que je pouvais produire des morceaux qui tiendraient tout à fait la route. J'ai donc composé "LSD". J'ai utilisé un sampler pour échantillonner les parties de clavier que je jouais moi-même.

Pour l'enregistrement proprement dit, j'ai travaillé à partir de bouts de bandes. A ce moment-là, je me suis complètement plongé dans le domaine de la composition sur ordinateur et j'ai appris seul à manipuler l'informatique. Au départ, "LSD" était un titre de travail. J'y avais pensé à cause du sample de la voix de Mackenzie (de son prénom Scott, chanteur "hippie" de la fin des années 60 — NDR) que l'on trouve en intro et qui parle des effets de cette substance.

C'est en quelque sorte un hommage au psychédélisme. Est-ce que le succès de "LSD" t'a surpris ?

Il est vrai que je ne m'y attendais pas. Mais je pense, réellement, que c'est un bon morceau. Son succès est en quelque sorte assez logique, même s'il ne s'adresse qu'à un marché très restreint pour ce type de musique.

Comment as-tu fait la connaissance des gens de "Dragonfly" ?

Youth avait réalisé quelques disques pour eux. C'était de bons amis et il se trouve qu'ils avaient créé leur propre label. Ils m'ont demandé quelques morceaux. Je les ai enregistrés uniquement pour le plaisir et non pour des questions de business.

De quelle façon as-tu réalisé ton premier album, "Twisted" ?

En fait, je n'avais jamais pensé que je pourrais enregistrer un album. Je me contentais juste de réaliser quelques morceaux sur DAT pour les programmer lors de soirées. Au bout d'un certain temps, je me suis rendu compte que j'avais suffisamment de titres pour faire un album. J'ai donc franchi le pas.

Pourquoi le choix de ce titre (tordul) ?

Ce mot a plusieurs significations. Il fait en quelque sorte référence à la forme de l'ADN humain. Il peut aussi désigner l'esprit d'un "sérieux killer", par exemple. Il évoque aussi les histoires tordues. Et puis, d'une certaine manière, le terme convient bien au type de musique très psychédélique que je pouvais produire à l'époque.

En 96, pourquoi as-tu décidé de créer ton propre label, "Twisted records", avec Simon Holton ?

"Dragonfly" avait conclu un deal avec une major compagnie et ça ne me plaisait pas. Je voulais rester indépendant, avoir un contrôle artistique total, pouvoir décider par moi-même de sortir les morceaux qui me plaisaient. Avec Simon, nous avons donc créé notre propre label et nous avons signé les artistes qui nous intéressaient. Mais nous avons eu des problèmes de vols de matériels ce qui a retardé nos premières réalisations. Dans quelques semaines, nous allons sortir un live, une compilation ambient puis des albums d'artistes.

Les Messages du Lone Deranger

Comment considères-tu l'évolution de ta musique ?

"Twisted" était très accessible, plus facile à écouter. Par contre, je considère ce nouvel album, "The Lone Deranger", comme

étant de meilleure qualité. J'ai travaillé plus longuement sur les différentes compositions pour essayer de trouver de nouvelles voies, tenter de nouvelles expérimentations. Il est, d'une certaine façon, moins accessible que le premier, il faut plusieurs écoutes pour en déceler tous les détails. Peut-être parce que j'ai appris à mieux maîtriser les techniques de studio depuis l'enregistrement de "Twisted" !

Pourquoi cette pochette étrange qui représente un cavalier ?

C'est un comédien qui m'a donné l'inspiration. C'est lui le "Lone Deranger" qui porte un message à travers le monde entier.

Dans quel état d'esprit as-tu enregistré ce second album ?

En général, je travaille assez rapidement. L'ambiance de l'album est plus futuriste et noire, les morceaux empruntent différentes voies. Au moment de l'enregistrement, je traversais une période assez difficile. Je venais de rompre une relation vieille de sept ans, et j'étais assez dépressif. Et quand il y a une rupture sentimentale, tu remets pas mal de choses en question.

Comment décrirais-tu les titres de "The Lone Deranger" ?

"Horrorgram" (le track 4) est mon préféré. Le son est clair, tout à fait le genre de morceaux qui marchent dans les soirées, à condition de ne pas trop en abuser, sinon à force cela devient systématique, privé d'âme.

J'aime ce type de morceaux, mais je pense qu'il faut qu'il y ait une ligne mélodique pour que ça présente un intérêt. C'est ce que j'ai fait sur "Horrorgram". A l'origine, "Demention" qui ouvre l'album, ne devait pas figurer sur le LP. L'intro est ambient, puis il y a une progression, le son se distord.

"Shakey Shaker" est un titre trance classique. "Trancespotter" a été composé il y a un moment mais il collait assez bien à l'ensemble. "Sharling" est également un des morceaux que je préférerais sur mon premier album. J'ai décidé de le remixer car je le jouais différemment lors de mes prestations live.

Sur celui-ci, j'utilise un sample de guitare distordu. "Gamma Goblins Part 2" est un titre typiquement "british", il s'adapte très bien à l'ambiance qui règne dans les raves sauvages, en pleine campagne anglaise, lorsque le soleil se lève.

L'intro a été enregistrée au moment où mon chien mordait une bestiole en plastique qui



couine. Au départ, "Deranger" a été conçu sur un Macintosh qui est tombé en panne par la suite. J'ai donc été contraint de recomposer le morceau sur mon vieux Atari. La flûte qui figure à la fin de "Jigle Of The Sphinx" a été enregistrée avec Richard Trevor à un moment où nous étions dans un état second (rires). Après coup, nous avons été surpris par l'effet que cela créait sur le morceau et nous avons décidé de laisser l'enregistrement tel quel. D'une manière générale, comment composes-tu ? Je travaille toujours à partir de mon sampler. J'échantillonne les sons que je joue sur mon synthé. Je sample très rarement des extraits d'autres disques. Je préfère travailler sur des sons qui me sont propres. Sinon, je travaille la nuit, au moment où le soleil se couche. J'aime particulièrement l'ambiance qui règne de six heures du soir à quatre heures du matin.

La Scène Goa

Aujourd'hui, quel est ton avis sur l'évolution de la scène Goa/trance ? Ne penses-tu pas qu'elle est devenue trop commerciale, surtout en Angleterre ? Peut-être. Ici, l'acid-house a eu un impact très important sur les gens. Aujourd'hui, tout le monde

est un peu déphasé et la scène est complètement éclatée en sous-catégories. La trance-Goa commence vraiment à marcher dans les autres pays du monde, comme l'Australie, le Japon, l'Afrique du Sud, Israël et les États-Unis. Le style se développe considérablement. En Europe, il y a une certaine lassitude. Les gens sont allés trop souvent écouter cette musique dans les clubs avec toujours les mêmes DJ's qui passaient tout le temps les mêmes morceaux. En ce qui me concerne, je préfère aller jouer à l'étranger car l'énergie qu'on y trouve y est beaucoup plus grande. J'essaie de jouer live la plupart du temps, même si c'est relativement difficile de déplacer du matériel. Les endroits où je vais ne sont pas toujours équipés pour accueillir un équipement conséquent. C'est un problème. Je joue également en tant que DJ. Je trouve qu'il est plus intéressant de jouer pendant plusieurs heures afin de développer son mix, de le faire évoluer progressivement. Et lorsque l'on te dit que la scène Goa est morte, que réponds-tu ? La scène s'est exportée vers les autres pays dont je t'ai parlé. Je ne suis jamais allé à Goa et je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'y aller pour jouer de la trance. De plus, je pense que cette musique

est parfaitement adaptée aux grands espaces. Les gens qui disent que la trance est morte sont trop allés dans des endroits couverts, fermés, et ils ne comprennent pas la réelle dimension de cette musique. Il n'y a qu'en pleine nature que cela fonctionne et que l'on peut se rendre compte de l'ampleur des morceaux.

T'intéresses-tu à l'écologie ? J'aime la campagne. Là où je vis, à Dorset, je suis entouré de champs, de jardins. C'est une nécessité pour composer cette musique. J'apprécie la ville et son rythme, mais je ressens toujours le besoin de m'en échapper, de venir me ressourcer dans ma maison de campagne. Rien ne vaut un tel endroit pour l'inspiration et pour y puiser de l'énergie. Et la politique anglaise ?

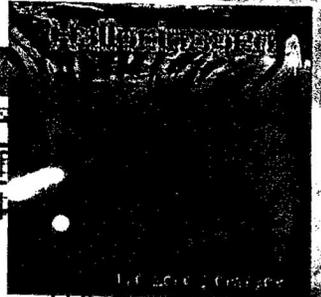
Pas vraiment, je ne m'y intéresse pas, comme la plupart des gens de ma génération (Simon a 23 ans). Nous avons depuis peu un nouveau gouvernement, mais je pense que cela ne va rien changer. La situation économique du pays risque de rester la même, et les travaillistes n'y feront pas grand chose, ce sont des menteurs. Je ne pense pas que je vivrais dans ce pays toute ma vie. De toute façon, je ne me considère pas comme un citoyen britannique, mais comme un citoyen du monde.

Comment vois-tu l'évolution de ta musique dans les années à venir ?

Elle va devenir encore plus psychédélique. Je souhaite franchir de nouveaux paliers, aller encore plus loin et briser de nouvelles barrières musicales. A l'avenir, je vais m'orienter un peu plus vers l'ambient. J'adore le genre et j'en écoute beaucoup. J'apprécie aussi des artistes de drum & bass comme T Power ou Talvin Singh. Je n'aime pas beaucoup tous les samples que l'on retrouve dans la musique actuelle. Je trouve qu'il y a une perte de feeling dans ce genre de compositions. In progress: mon générique ce que le... original: ... talent

Halucinogen

Le groupe Deranger (Wasted/Distance) LP
concert unique à Paris le 14 octobre



Les gens qui disent que la trance est morte sont trop allés dans des endroits couverts, fermés, et ils ne comprennent pas la réelle dimension de cette musique. Il n'y a qu'en pleine nature que cela fonctionne et que l'on peut se rendre compte de l'ampleur des morceaux.

